LES RÈGLES DU JEU

THE RULES OF THE GAME

J'ai toujours voulu rencontrer un personnage de roman. Un de ceux de la littérature classique ou des grands romans d'aventures, ces personnages qui impriment nos imaginaires collectifs et dont les fantômes hantent notre quotidien.

J'ai d'abord rêvé de Gregor Samsa car j'aurais voulu lui demander plus de détails somatiques concernant sa métamorphose en blatte. En prévision d'une rencontre éventuelle avec ce personnage kafkaïen, j'avais composé un jeu de questions très précis lui étant destiné. Mais cette rencontre n'a jamais eu lieu. Puis c'était avec Frédéric Moreau que je voulus discuter, de l'illusion amoureuse et de l'oubli. Je me demandais : qu'aurait à me dire ce personnage de Flaubert sur le consumérisme de la rencontre amoureuse aujourd'hui ? Sans doute peu de choses. Par la suite, j'envisageais une balade avec Meursault sur le port d'Alger, agrémentée d'une conversation avec lui autour de questionnements psychanalytiques à propos du soleil et de la solitude. Je m'en rendais bien compte, je générais ces fantasmes de rencontres imaginaires pour pallier ma propre solitude.

Trop superficiels ou sur-psychologiques, ces personnages ne me convenaient pas. Mais il y avait cette question qui me taraudait : que font les personnages de roman lorsqu'ils ne sont pas activés par l'expérience de la lecture ? Ont-ils leur vie propre ?

Ces questions, je le savais, étaient naïves. Ces êtres de papier sont de nature inerte, rien que du texte imprimé sur du papier relié ; ils n'ont une existence fantasmée que lorsqu'ils sont invoqués, sous la plume de l'auteur, dans l'imaginaire du lecteur. C'est tout le mysticisme éphémère de la littérature qui nous permet de prendre des chemins de traverse, de déplacer pour un temps notre regard.

Mais il arrive quelquefois que la littérature déborde, qu'elle envahisse le réel de manière plus tangible et que des personnages nous suivent. Je me rappelle une chaude matinée estivale à Marseille où, au cœur d'un transfert par la lecture que j'opérais malgré moi avec le personnage de *La Mort heureuse* de Camus, je me suis baladé avec lui dans la

I've always wanted to meet a character from a novel. From a classic or from an adventure story, those people who are etched into our imaginations and whose ghosts are still with us every day.

At first, I dreamt of Gregor Samsa because I wanted to know a lot more about the physical details of his transformation into a cockroach. In preparation for a potential meeting with the Kafkaesque character I made a list of very precise questions for him. But the meeting never happened.

Then I wanted to talk with Frédéric Moreau, about the fantasy of love and loss. I wondered: what would Flaubert's character have to say about the commercialism of dating today? Presumably very little.

Then after that I imagined taking a stroll with Meursault along the port in Algiers, animated with conversation all about the psychoanalytical implications of the sun and loneliness.

What I realized was that I was creating these imaginary meeting fantasies as a way to alleviate my own loneliness.

Too superficial or ultra-psychological, these characters weren't right for me. But something was eating away at me: what do people in a novel do when they're not animated by the fact of being read. Do they go about their own lives?

I'm well aware of the naivety of such a question. By their nature, characters in a book are inert, nothing but words printed on bound pages; they only exist in a fantasy world when they're called into being by the pen of an author, brought to life in the imagination of the reader. That is the ineffable mystique of literature itself, taking us down new paths and for a moment unsettling our gaze.

But sometimes literature oversteps, it invades reality in a tangible way, its characters embrace us. I remember one hot summer morning

ville, angoissé et froid. La sérénité du vieux port, sa lumière blanche et l'hypnose gracieuse des reflets de la mer changeaient d'état, tout devenait petit à petit plus sombre. Le moindre coup de vent faisait chavirer mon esprit en berne et les gabians, dont j'admirais la beauté du vol la veille, étaient devenus pénibles et menaçants.

Les personnages de roman s'invitent dans notre quotidien, dans notre intimité. Certains, comme nos amis, agissent sur nous comme des miroirs déformants. On s'identifie à eux, dans nos tristesses et nos moments de bonheur. L'extrême identification ou attachement à un personnage peut être quelquefois vertigineux. C'est effectivement toute la vie intérieure d'Oscar Wilde qui est affectée, lorsqu'en tant que lecteur il affirme que le plus grand chagrin de sa vie est la mort de Lucien de Rubempré, personnage de *Splendeurs et misères des courtisanes* d'Honoré de Balzac. Le personnage est aussi virtuel que le chagrin de l'auteur irlandais est réel, les deux ne s'opposent pas.

Pour ma part, j'ai l'impression que l'expérience même de la littérature a à voir avec la perte et l'absence. Celles du corps (de l'autre), doublées d'un désir de le rencontrer. Car en même temps que le texte dactylographié dans sa matérialité résiste à la sensualité, l'auteur et le lecteur combattent désespérément pour donner chair. L'écriture et la lecture comme expériences de la solitude à travers lesquelles, au détour d'un passage à la ligne, on chercherait le regard d'un autre être humain, la possibilité d'une rencontre.

Il me semble cependant que c'est bien au-delà de ces préoccupations solitaires et de mes fantasmes poussiéreux de rencontres de personnages que la littérature est effective. C'est lorsqu'elle réfléchit l'actualité, le réel et ses mutations, et surtout la trajectoire intime et publique de certaines personnes, qu'elle me passionne.

■

in Marseille when, in a moment of transference that I regret with the character from Camus' "A Happy Death," the two of us walked the city together, nervous and cold. The calm of the old port, its white light and graceful hypnotic reflections from the sea all changed, everything slowly turning dark. The slightest breeze sent me into the dumps and the gulls, with a flight whose beauty I'd admired the night before, turned irritating and menacing.

Fictional characters enter our lives, our privacy. A few, the same as friends, can be like a funhouse mirror. We identify with them, in good and bad times. Sometimes a profound connection or identification with a fictional character is overwhelming. That's what happened to Oscar Wilde, whose entire inner life was disrupted when he read about the death of Lucien de Rubempré in Balzac's "A Harlot High and Low" which Wilde says was the greatest tragedy of his life. As real as was the Irish author's pain was as virtual as the book's character, but the two aren't incompatible.

My own feeling is that experiencing literature is about loss and absence. The loss of the physical being (of others), magnified by the desire to meet them, since while the materiality of printed text defies the corporeal, both the author and the reader desperately battle to give substance. We look for a potential encounter, the glance of another, via the solitary experience of reading and writing, with the start of each new paragraph.

However, well beyond any such forlorn notions and my pitiful fantasy of meeting characters is when I think literature prevails. When it reflects what's happening now—reality and its anomalies, and especially the private and public trajectories of certain people—is when I get excited.

■

Le vent qui souffle sur 2019 serait plutôt celui de la dystopie : un univers anxieux au climat changeant, dans lequel on voit poindre par moment des figures de l'héroïsme, dont les capes prennent l'allure de gilets fluorescents.

Comme quand on laisse la radio allumée en fond dans une pièce sans jamais vraiment l'écouter, il y a de ces livres qu'on ne lit pas, mais qu'on laisse sciemment ouverts sur le coin d'une table. *1984* de George Orwell faisait partie de ceux-là. Une présence atmosphérique, comme pour occuper l'espace, mais dont certains mots embaument le quotidien et font résonner le monde.

C'est au-delà des clichés futuristes du roman et des lectures critiques de l'œuvre d'Orwell que j'ai traversé ce livre, à tâtons et avec inquiétude. Alors qu'un régime totalitaire ligote Londres en faisant régner la peur et la surveillance généralisée, c'est la trajectoire de Winston Smith que l'on découvre. Surveillé par des caméras de surveillance jour et nuit qui lui dictent ses manières de vivre et ses pensées, ce personnage travaille pour le Parti dominant pour lequel il falsifie l'information en faveur du régime.

Winston Smith devient au fil de la narration une figure d'insurgé. Presque à son insu, car il ne s'agit pas d'un héroïsme public et partagé, mais d'une désobéissance intime et secrète qui lui fait vivre son quotidien différemment. Il est cet inconnu parmi la foule qui, tout en étant l'agent intégré au système, nous montre que l'insurrection passe par l'intime et le privé. Winston Smith a quelque chose de romantique qui le pousse à courir après ce qu'il y a de plus humain en lui : sa libre pensée, son désir. D'apparence anodine et neutre, il n'a rien de grandiloquent. Pourtant, son parcours raconte que faire le choix de son quotidien est politique, que l'érotisme et les gestes de l'amour sont politiques.

Winston Smith est le personnage que j'ai choisi de rencontrer, car il me parle en miroir de l'isolement

The underlying mood of 2019 is if anything dystopian : climate change in an anxious world where now and again heroes emerge with vests of fluorescent hues.

Just like when the radio is on in the background without anyone really listening, there are books we don't read but deliberately leave open on the edge of the table. "1984" by George Orwell is one such example, part of the atmosphere, as if to fill space, but with certain phrases that permeate our routine and reverberate in the atmosphere.

Aside from the futuristic clichés and learned critiques, I fumbled my way with concern through Orwell's novel. With London muzzled through fear and systematic surveillance by a totalitarian regime, the story of Winston Smith is told. Watched by surveillance cameras day and night that dictate his behaviour and thoughts, the character falsifies information to benefit the regime and the ruling party for whom he works.

As the story unfolds, Winston Smith becomes an insurgent, almost without realizing, since there's no public or communal heroism, but rather a private and secret disobedience, which alters his daily way of life. While a fully integrated agent of the system, he is the stranger in the crowd who proves that insurrection happens privately and personally. There is something romantic about Smith that inspires him to seek what's human in himself : free thought and desire. Appearing harmless and aloof, nevertheless his journey shows that making a choice about the routine is political, that making love and sensuality are political.

Winston Smith is the character I've chosen to meet, because he reflects back the solitude and the impossibility of a common struggle, one that could topple fascist power of former and current oppressors. In the

et de l'impossibilité d'une lutte collective, celle qui pourrait renverser les pouvoirs fascistes et les oppressions d'hier et d'aujourd'hui. Dans le roman, c'est pour se mettre à écrire un journal que Winston Smith se cache pour la première fois. Des morceaux de sa vie, des pensées contre le régime politique dans lequel il vit, mais aussi des écrits personnels qui sont autant de bouteilles à la mer sans destinataires, si ce n'est un hypothétique lecteur futur.

■

Par effet caméléon et seul dans ma tanière, je me lance moi-même dans l'écriture d'un journal. Celui du récit de mon enquête, sur les traces de Winston Smith.

Monsieur Smith est l'archétype du nom de famille anglais classique et ordinaire, c'est Monsieur Tout-le-Monde. De cet anonymat public qui n'est bien entendu qu'une façade, je me demande ce qui traverse Monsieur Winston dans son existence intime et lorsqu'il vit caché. Conscient de la naïveté et de l'impossibilité théorique de mon entreprise, je pose ce postulat pratique qui guidera ma recherche : mon personnage est londonien, le but de ma quête sera donc de rencontrer toutes les personnes vivant aujourd'hui à Londres qui portent le prénom et le nom de Winston Smith.

J'ai l'impression que je pourrais très bien ne rencontrer personne, tout comme je pourrais rencontrer une myriade d'homonymes. De deux choses l'une : soit Winston Smith n'existe pas et je serai obligé de faire demi-tour, soit Winston Smith est une figure à plusieurs têtes composée de toutes les rencontres que je ferai sur mon chemin.

■

Nous sommes le jour d'Halloween, à Paris il est 1 h 23 du matin et je n'arrive pas à dormir. Je me gratte le front avant de déplacer tous les meubles de mon

novel, for the first time Smith hides in order to write a journal, notes moments of his day, thoughts against the political regime he lives under, but also personal messages like notes in a bottle to nowhere, if not to a hypothetical future reader.

■

Like a chameleon, and alone in my den, I start my own journal, one about my search to track down Winston Smith.

Smith is the most common and classic English surname, Mr. Everyman. From the façade of public anonymity, I wonder what's happening to Mr. Winston in his private life and while he's hiding. Well aware of the naivety and theoretical impossibility of my project, I declare a practical premise that will guide my research : my subject being from London, the goal of my quest will be to meet every person in London today whose given name is Winston Smith.

I feel like I might not meet anyone just as easily as I could meet a myriad of homonyms. There are two possible conclusions : either Winston Smith doesn't exist and I'll have to quit, or Winston Smith is someone with several faces made up of all the meetings I'll have along the way.

■

It's Halloween in Paris and 1 :23am in the morning and I can't sleep. I scratch my head before rearranging all the furniture in the living room for the best possible investigative feng shui before starting my search. On my desk next to my notebook computer and my coloured Post-its, I place an old alarm clock for the time. I set it to Greenwich Mean Time. My setup faces the wall on which I pin an enormous map of London with a legend in eight languages and a street index.
I take a seat, I take out my eyeglasses which I put on. I feel good : my office looks like

salon afin de trouver l'orientation de recherche la plus feng shui pour débuter mon enquête. Sur mon bureau, à côté de mon ordinateur portable et de mon stock de Post-its colorés, j'installe un vieux réveil qui me servira d'horloge. Je le règle sur l'heure de Greenwich. Mon plan de travail est disposé face au mur, sur lequel je pique une immense carte de Londres avec des légendes en huit langues et l'index des rues.

Je m'assois, ouvre ma boîte de lunettes de vue et dispose celles-ci sur mon nez. Je suis satisfait : mon bureau ressemble à celui d'un enquêteur. Enfin, pas tout à fait. Je me lève et me précipite vers un carton dans lequel je stocke de vieux câbles et des gadgets. Je me souviens que quelqu'un m'avait offert une loupe, que j'utilisais plutôt comme un objet de décoration. C'est tout de même l'attribut essentiel du détective. Je la trouve à côté de lunettes de soleil en forme de cœur, au fond d'une boîte de chaussures. Je nettoie l'objet et le dispose fièrement sur le bureau à côté du réveil.

Me voilà prêt à débuter les recherches. J'ouvre mon ordinateur, mais réalise rapidement que je ne sais pas par où commencer. Un filet d'eau froide me traverse de la tête aux pieds à la vue de mon point de départ ridicule. Dans un élan paniqué, j'ouvre les onglets par paires : deux pour l'annuaire anglais, deux pour les réseaux sociaux, deux pour des sites de partage de données généalogiques.

Une vingtaine de Londoniens se nomment Winston Smith d'après l'annuaire téléphonique, une centaine d'après les réseaux sociaux. L'écran fait vibrer ces listes lorsque je scrolle de haut en bas. Que se cache-t-il derrière ces noms, ces avatars, ces adresses, ces numéros anglais ?

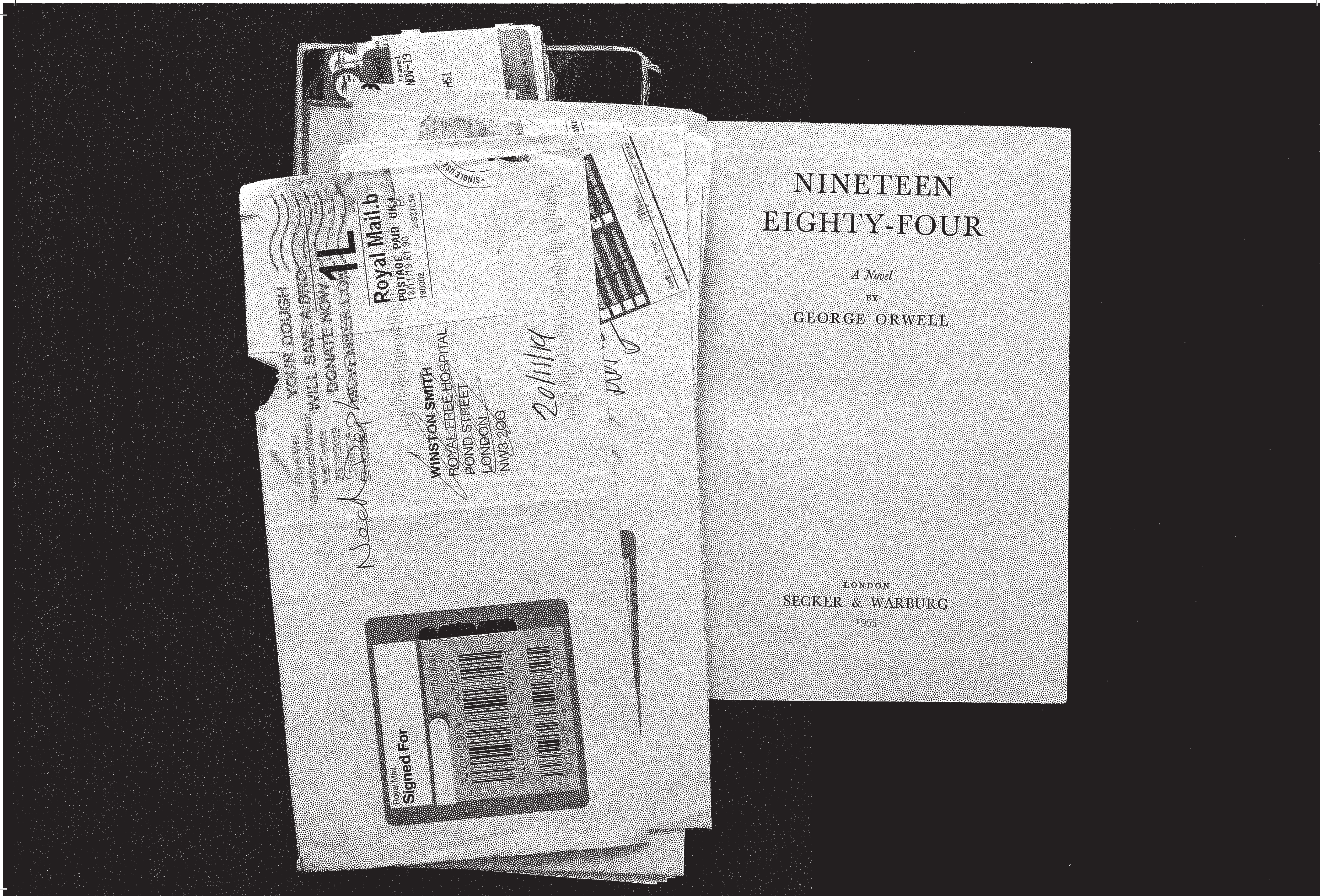
Je suis fatigué.
Je me connecte au moteur de recherche général avec l'entrée : « cheap tickets Paris London ».
Je pars dans une semaine.

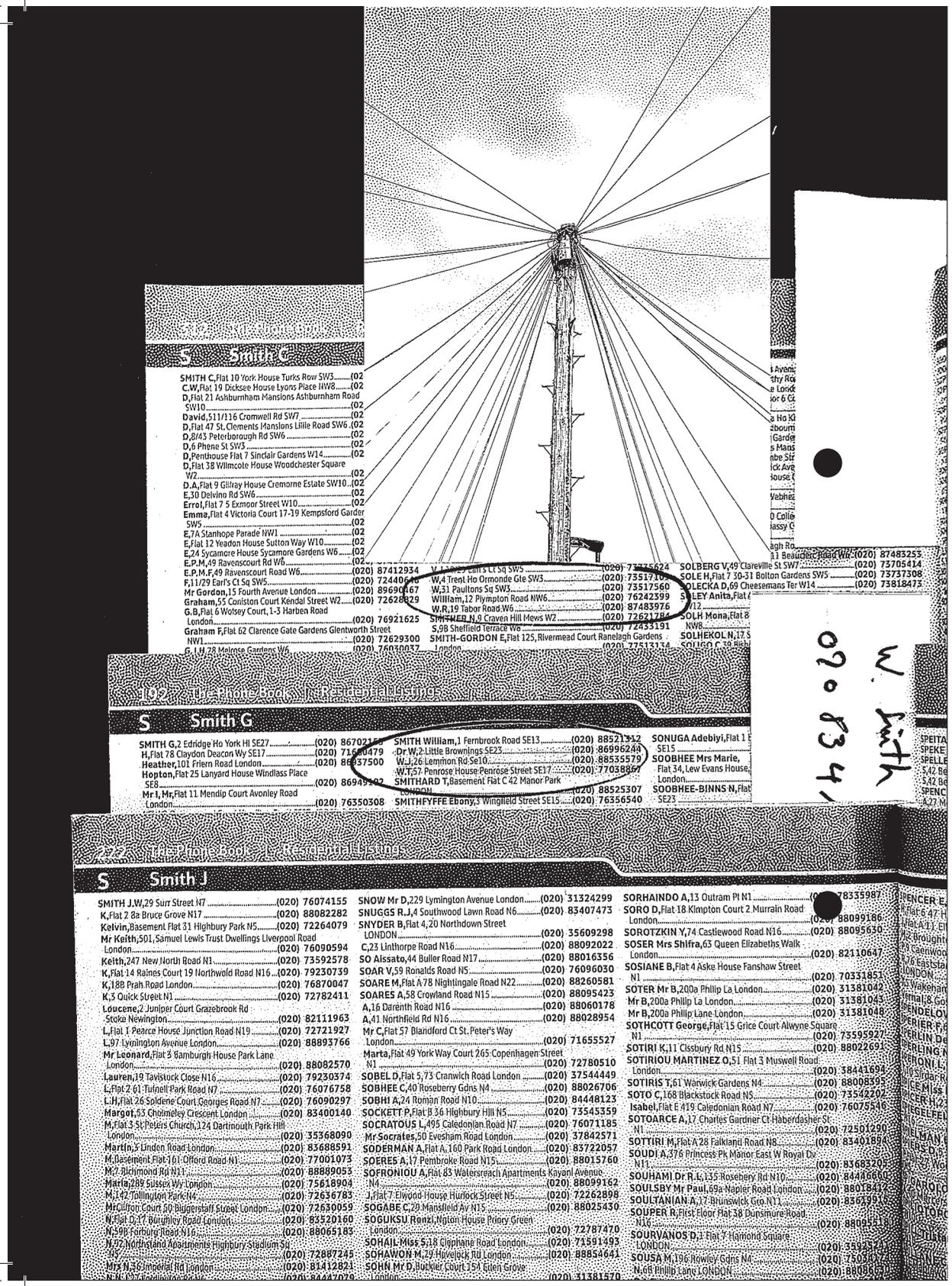
that of a detective. Well, not completely. I get up and rush over to a box of old cords and gadgets. I remember someone gave me a magnifying glass, which I used more as decoration. It's of course a requirement for a detective. I find it next to heart shaped sunglasses in the bottom of a shoebox. I clean it off and display it proudly on the desk next to the alarm clock.

Here I am ready to start my investigation. I turn on my computer and quickly realize I don't know where to start. A cold sweat runs from my forehead to my toes at the sight of such a ridiculous beginning. In a panic, I begin opening tabs by twos : two for the England phone book, two for social networks, and two for genealogy data sharing sites.

According to the phone book, there are some twenty Londoners called Winston Smith, a hundred according to the social networks. The lists vibrate on the screen when I scroll down. What's hiding behind these names, userpics, addresses, and English phone numbers?

I'm tired.
I go to the main search engine and put in : cheap tickets Paris London.
I'm leaving in a week.


Royal Mail
1L
WINSTON SMITH
ROYAL FREE HOSPITAL
POND STREET
LONDON
NW3 2QG
Signed For
NINETEEN
EIGHTY-FOUR
A Novel
BY
GEORGE ORWELL
LONDON
SECKER & WARBURG
1955



Notes

«… s'il n'est d'écriture qui ne soit amoureuse, il n'est d'imagination qui ne soit, ouvertement ou secrètement, mélancolique.» *Soleil noir*, Julia Kristeva (livre, 1987)

Notre musique, Jean-Luc Godard (film, 2004) : désenchantement du contemporain

La Chinoise, Jean Luc Godard (film, 1967)

Quinze jours dans le désert, Alexis de Tocqueville (livre, 2012)

Orwell aurait voulu titrer originellement son livre «*1984*» : «Le dernier homme en Europe»

Bruce Chatwin : «Lorsque l'on tente de reconstituer une histoire, plus débridée sera l'enquête, plus grandes seront les chances qu'elle aboutisse.»

Patrick Keiller dans son film *London* cite Baudelaire à propos du romantisme. Il dit que le romantisme est une attitude qui consiste à sortir de soi-même pour considérer sa vie comme un roman.

> *Un dimanche de fin novembre comme les autres, Hackney est calme et vide. Dans la brume du matin, une vieille dame grisonnante tire difficilement son chariot de courses vers le supermarché Morrisson, le boulanger turc ouvre son rideau métallique, et un homme juif hassidique chapeau velu et costume noir se promène avec son fils.*
>
> *Lui se réveille affamé, mais décide impulsivement de partir faire son jogging avant de se restaurer. Il remonte ses longues chaussettes jusqu'aux genoux et quitte son appartement en*

Notes

"…no writing exists that is not amorous,
nor can there be an imagination that is not,
manifestly or secretly, melancholic." Julia
Kristeva, "Black Sun"

Notre musique – Jean Luc Godard
(an indictment of modern times)

La Chinoise – Jean Luc Godard

15 jours dans le désert – de Tocqueville

Orwell originally wanted the title of his
book "1984" to be "The Last Man in Europe"
Bruce Chatwin: "When telling a story, the

petites foulées. C'est une course revigorante et froide pour réveiller ses muscles endormis par le voyage en bus, mais c'est aussi un jogging de repérage à travers le quartier de Stoke Newington. Jeux pour enfant sur herbe givrée, épicerie orientale Sarah, église nommée Saint-Michael et tous les anges, qu'il est possible de louer pour des activités communautaires, capacité 50 places. Briques rouges, maisons résidentielles semblables, briques rouges, immeubles de logements sociaux et feuilles automnales.

Ses écouteurs sur les oreilles, il ne sait pas très bien vers quoi il s'oriente. Il traverse sans même regarder et manque de se faire renverser car il n'a pas l'habitude du sens de circulation anglais. Il s'engouffre dans Abney Park par la porte aux colonnes néo-égyptiennes située à l'est. Ce parc est un cimetière paysager aux mille chemins, mais aussi une réserve naturelle dense, sombre et feuillue. Les arbres sont majestueux et encore verts, le lierre rampe, fougères et orties tapissent le sol. À travers les sous-bois sauvages, des milliers de tombes jonchent le sol ou s'élèvent en monuments instables. Il y a des morceaux de pierre gravés de noms, mais cet endroit ne semble pourtant plus être affecté à l'état de cimetière. Ce lieu a plus l'allure d'un décor de cinéma grouillant, installé et vide. Si bien que les tombes, si parfaites dans leurs dispositions rythmiques hasardeuses, comme tombées du ciel, lui paraissent faites de carton-pâte.

Eliza Tallent
Frank Bostock
Susannah Bostock et leur sculpture de lion sur un socle en pierre blanche imposant
William Booth
Emma Lee, seule et imperceptible sur une petite stèle arrondie grise
Alice Chippee, dévorée par la mousse humide

Mary Lou Wilson
Sarah Carey
Milton Garancs
Margaret Reynolds
George Davis
Albert Russo
Laurence Clark
David Phillips
Margaret Right

La liste des noms des défunts d'Abney Park aperçus ce matin-là est bien trop longue pour être notée. On imagine qu'elle pourrait continuer de manière infinie en flux de conscience mental dans la tête du coureur. Comme une récitation de fantômes d'inconnus. Chaque nom est un microrécit en soi, à activer dans sa tête, comme une incantation magique. Il traverse le cimetière en long en large et en travers, s'y perd. Esquive les blocs minéraux puis reprend son souffle. Des vies derrière des patronymes et des prénoms, à l'instar du listing dans les annuaires téléphoniques qu'il manipule. Des vies vides, des vies anodines, des vies bien remplies, des vies héroïques.

Cette enquête commence sur ce cross-recherche, loin de la table de travail et des bottins. Beaucoup plus organique et chaotique, aucun classement alphabétique ou géographique. Il est pourtant possible de se représenter le niveau social des défunts : petits morceaux de pierre gravés pour les plus pauvres, tombeaux surplombés de colonnades chez les familles riches. Aucun Winston Smith ne pointe le bout de son nom, pas même un tombeau sur lequel se recueillir. Seulement le souffle régulier et méditatif du coureur qui n'est là que de passage, et peut-être quelques murmures.

decides to go for a run before eating. He pulls his long socks up to his knees, and jogs out of his apartment. The bracing and chilly run rouses his stiff muscles from the coach ride, but he's also jogging to scout the Stoke Newington neighbourhood. Children are playing on frozen grass, the Sarah Asian grocer, the Saint-Michael church and all its angels which is for let for community events, seating 50. Red bricks, matching houses, red bricks, council houses, and autumn leaves.

With his earbuds, he's not sure what direction to take. He crosses without looking and is nearly hit as he's not used to the direction of English traffic. He plunges into Abney Park through the gate with neo-Egyptian columns on the eastern side. The park is a garden cemetery with a thousand paths, but also a leafy, dense and gloomy nature preserve. The majestic trees still have their leaves, ivy winds its way, and ferns and nettles cover the ground. Throughout the undergrowth, thousands of tombs cover the ground or rise like teetering monuments. There are gravestones with carved names, but the place doesn't look like it's still an official cemetery. It looks more like a movie set, teeming, deliberat and empty. So much so that the graves, so perfect in their haphazard repetitive layout, as if they'd fallen from the sky, look like cardboard cut-outs.

Eliza Tallent
Frank Bostock
Susannah Bostock and their carved lion on its impressive white stone base
William Booth
Emma Lee, alone and obscure on a small rounded grey headstone
Alice Chippee, engulfed in damp moss
Mary Lou Wilson
Sarah Carey
Milton Garancs
Margaret Reynolds
George Davis
Albert Russo
Laurence Clark
David Phillips
Margaret Right

The list of names of the deceased seen that morning in Abney Park is too long to write down. It's as if they could go on forever in the flux of consciousness in the mind of the jogger, like a recitation of the ghosts of the unknown. Each name is its own micronarrative, brought to life in his mind, like a magic spell. He crosses the cemetery back and forth, and crossways, and gets lost, dodging the stone tablets, catching his breath. Lives

WINSTON SMITH, CAMDEN

WINSTON SMITH, CAMDEN

behind the surnames and first names, mimicking the lists in the telephone books he works over. Empty lives, insignificant lives, packed lives, heroic lives.

This investigation starts at this research junction, far from the work table and phonebooks, much more chaotic and organic, and without any alphabetic or geographic sorting. Even so, it's possible to distinguish the social standing of the deceased: small engraved stones for the poorest, tombs draped with columns for the richest families. No Winston Smith hides his name here, not even a grave to gather round. Only the constant and meditative breathing of the runner who is merely a visitor, and perhaps a few murmurs.

Contacté par Facebook, Winston Smith, trentenaire d'origine jamaïcaine, me donne rendez-vous à la station de métro Camden un samedi à 13 h. Il y a foule. Je m'y déplace avec Ewan, qui m'aidera lors d'un entretien que je planifie avec l'intéressé.

En prévision de notre rencontre, il m'envoie une photo de lui dans les transports. Afro, casque audio bleu sur les oreilles, t-shirt de basket noir. Message : « I look like this ». J'en fais de même : je lui envoie une photo de moi, regard fatigué et chemise en jean.

Je lui propose de manger un sandwich avant de faire l'interview. Il nous emmène dans son restaurant de Chicken and Waffles préféré. Ewan et moi commandons rapidement, Winston hésite et commande cinq plats différents.

Les frites sont délicieuses et nous faisons connaissance en déjeunant. Winston est informaticien de réseau indépendant et travaille pour Amazon UK. Pour nous impressionner, il nous montre la fiche de salaire d'un job auquel il prétend, indiquant 600 £/journée. Winston a une stature massive et prend deux places sur la banquette depuis laquelle nous lui faisons face. Focalisé sur les différents mets sur la table et distrait par ses activités sur ses deux smartphones, il nous parle de séries télévisées qu'il affectionne. Il a d'ailleurs fait partie d'un groupe de fans de *Buffy contre les vampires* il y a quelques années. Un peu geek, il tente de partager sa passion pour *Dragon ball Z* et les *Marvel*. Ce sont ces héros-là qui l'accompagnent dans son quotidien. Il collectionne des figurines de ces personnages et poursuit leur vie fictive en leur écrivant des fanfictions. Il me semble que nos démarches se rejoignent ici : comment faire sien un personnage, qui est en l'occurrence une idée littéraire, comment lui donner corps et se balader un peu avec lui ?

– Je pense personnellement qu'un personnage de fiction peut devenir réel…

Reached on Facebook, Winston Smith, 30-something from Jamaica, agrees to meet me at the Camden tube station on Saturday at 1:00pm. It's crowded. I'm going with Ewan who will help during an interview that I'm planning for the subject.

Ahead of our meeting, he sends me a photo of him in the underground. Black, with blue headphones and a black basketball jersey, his message says "I look like this." I do the same : I send my picture, looking tired in a denim shirt.

I suggest we have a sandwich before starting the interview. He takes us to his favourite Chicken and Waffles restaurant. Ewan and I choose quickly, he hesitates and orders five different dishes.

The chips are delicious and we get to know each other while eating. Winston is an independent network engineer and works for Amazon UK. To show off he shows us the payslip from a job he says he has for £600 /day. Winston is enormous and takes up two places in the booth and we sit across from him. Focused on the delicacies in front of him and distracted by activities on his two smartphones, he talks about the TV series he enjoys. In fact, he'd been in a fan group for "Buffy the Vampire Slayer" a few years before. A bit of a nerd, he goes on about "Dragonball Z" and the Marvel universe, those are his everyday heroes. He collects their action figures and keeps up with their imaginary lives by writing fanfiction. I think this is where our paths cross : making one's own of a character that as it happens is a literary idea, giving it substance and briefly taking a journey together.

– I personally think that a fictional character can become real…

It's not about sticking Orwell's character onto Winston, but

Il ne s'agit pas de plaquer sur Winston le personnage d'Orwell, plutôt de réfléchir à ce qu'il lui évoque de lui-même et de sa vie. J'aimerais l'inviter à chercher, avec moi, à rencontrer cette entité fantasmée, littéraire, comme pour prolonger ensemble l'œuvre d'Orwell sans en faire une adaptation. Réfléchir à ce que nous pourrions adresser à la figure produite par Orwell, aujourd'hui. Envisager son actualité. C'est là, sans doute, que deviendront perceptibles les frictions qui m'intéressent, entre la littérature et le réel. Les écarts qui existent par essence entre les deux.

Voyant Winston tapoter sur son téléphone portable, je l'imagine écrire un monologue dans lequel il pourrait me raconter la manière dont il se situe face aux outils numériques, aux mondes virtuels, m'exprimer quelque chose d'une solitude que je vois poindre chez lui. Par ailleurs, il m'intéresserait de savoir à quoi il rêve aujourd'hui, à l'heure du Brexit et du repli nationaliste.

Nous avons tous les trois beaucoup mangé, il y a un moment de battement avant de sortir de table. Intrigués, avec Ewan, nous grignotons les étranges cornichons panés frits laissés par Winston. Je nous sens fatigués par ce repas alors j'emboîte le pas. Je propose de payer et de passer récupérer un café à emporter pour s'installer au parc et débuter l'entretien. La note est salée, Winston me remercie.

À l'étape du café, Winston me demande s'il peut prendre un chocolat chaud viennois. Je commande en ayant l'impression d'accepter une faveur que me réclamerait un enfant en me tirant par la manche. Nous nous installons au parc, Ewan sort le questionnaire qu'il va utiliser pour poser les questions, moi je me munis du casque d'écoute, de la perche et de l'enregistreur. Winston finit son chocolat chaud et s'installe allongé sur le dos. Il affirme qu'il est définitivement fatigué, d'autant plus qu'il a fait son premier cours de sport le matin même.

Nous commençons l'entretien et je suis plutôt

rather about reflecting what the character evokes for Winston about himself and his life.
I'd like to ask him to join me in the search, to meet this fantasy literary being, as if prolonging Orwell's project, though not making an adaptation. What could we say to Orwell's creation today? How can we imagine him in the present? Without doubt, that's where the friction between literature and reality that I'm interested in will become visible, those essential differences between the two.

Watching Winston tap away on his smartphone, I imagine him writing a monologue in which he explains his relationship to digital devices and virtual worlds, saying something about the loneliness I see weighing on him. I'd also like to know his hopes in these days of Brexit and nationalist withdrawal.

After eating quite a lot, there's a pause before getting up. Fascinated, Ewan and I try a bite of the strange fried breaded pickles left on Winston's plate. I think we're sleepy from the food so I take charge. I offer to pay and suggest getting a coffee to take away to the park to start the interview. The bill is steep, Winston thanks me.

When it's time for coffee, Winston asks if he can have a hot chocolate with whipped cream. I order with the feeling that I've agreed to a child's request for a treat, pulling at my sleeve. We set up in the park, Ewan with the questionnaire he'll use for asking questions, and me with headphones, the boom and a recorder. Winston finishes his hot chocolate and lies down on his back to get comfortable. He announces that he's definitely tired, especially since he had his first sports class that morning.

We start the interview and I'm quite pleased that Winston is so relaxed. Having said that, at the beginning he's a bit put off by my questions, which he probably thinks too personal. I figure that his position lying

content que Winston soit à l'aise pour répondre. Au départ, il met cependant de la distance avec mes questions, qu'il doit estimer trop personnelles. Je me dis que la position allongée dans laquelle il est, un peu comme en analyse, favorisera sans doute à un moment ou à un autre ses confessions.

– De porter ce nom, ça t'affecte dans la vie quotidienne ?

– J'ai pris conscience de qui c'était ce gars-là quand j'étais petit et que j'ai découvert le livre. J'avais environ 8 ans quand je l'ai lu pour la première fois. Après je me rappelle que ma prof de droit me disait que j'avais le même nom que le gars de « 1984 », c'était fou que des gens reconnaissent mon nom. En même temps j'étais content. J'avais quelques clients quand je travaillais dans la vente par téléphone qui me disaient aussi que j'avais un nom connu. « Sérieux, qu'ils me disaient, Winston Smith ! 1984 ! » Tu sais Winston c'est un prénom traditionnel dans la communauté noire, alors ça a rien à voir avec le livre. Ma mère m'a juste appelé comme ça parce que c'est un nom typique. En fait je suis né le 20 janvier 1985 et ma mère m'a gardé un mois de plus dans son ventre. Elle a fait une grossesse de 10 mois. Si j'étais né un mois avant, en 1984, les planètes se seraient bien alignées.

Je me concentre sur ces réponses au niveau sonore, mes oreilles plongées dans le casque. Son flow est rythmé et sa voix m'hypnotise. Il prend plaisir à poser sa voix, à se perdre et à certains moments c'est plus son timbre et ses manières de dire qui m'emportent. Les questions correspondent à celles que j'aurais pu poser au personnage d'Orwell si je le rencontrais. Certaines tombent donc un peu à plat.

– Tu connais une personne du nom de Julia ?

– Julia, Julia, Julia, je connais beaucoup de Julia ouais.

– Et vous avez quoi comme relation ?

down, a little like in therapy, will surely sooner or later lead to revelations.

-Having the same name, has that affected your life?

-I figured out who the guy was when I was a little kid and I came across the book. I was around 8 when I read it for the first time. Then I remember when my law teacher said to me you've got the same name as the guy from "1984." It was crazy, people do recognise my name a lot. But I was pretty happy about it. I had a few customers when I was working in telesales who said to me you have quite a famous name. "Really, they said, Winston Smith! 1984!" You know Winston is a pretty traditional name in the black community, which has nothing to do with the book. My mum just called me that cause it was popular. In fact my birthday is January 20th, 1985, my mum kept me for an extra month in her belly. She had a 10 month pregnancy. If I'd been born one month earlier it all would have lined up very nicely.

I'm focused on the audio of his comments, with my ears inside the headphones. His flow is rhythmic and his voice hypnotizing. He enjoys his own delivery, immersed, and at certain moments his tone and manner captivate me. The questions match what I would have asked Orwell's character if I'd met him. So some of them fall flat.

-Do you know anyone called Julia?

-Julia, Julia, Julia, yeah I know a lot of Julias.

-And what's your relationship?

-Errrrm…we're just friends. Nothing sexual. None of that.

-Do you have a partner?
-No I'm single.

-Have you ever felt like someone could read your thoughts?

-I think it's incredibly difficult to keep intimacy nowadays…and…

– Errrrrm… bah on est juste amis. Pas de sexe. Rien de tout ça.

– Tu as quelqu'un dans ta vie ?

– Non je suis célibataire.

– As-tu déjà eu l'impression que quelqu'un pouvait lire tes pensées ?

– Je pense que c'est vraiment difficile de garder de l'intimité aujourd'hui… et… tu vois, en plus… Il y a tout ce qui est…
… mais ouais je pense… que… mouais…
(sa voix devient de plus en plus lente et indistincte)
…. et…
(il perd le fil de sa pensée)
… je suis en train de penser que… Ouais c'est… c'est ce que je vais répondre…

J'attends la suite de la réponse dans le casque. Viennent poindre de légers ronflements. Winston s'est endormi. Je regarde Ewan en faisant les gros yeux. Comment est-il possible de s'endormir lorsqu'un étranger vous questionne ? Étais-je trop soporifique avec mes questions ou Winston était-il trop à l'aise ? J'ai l'impression de l'acculer, d'être celui qui tente de lire dans ses pensées. Mais c'est la faute au repas qui fut trop lourd. Dix longues secondes plus tard, il se réveille. L'entretien reprend et Winston oriente la discussion autour des réseaux sociaux.

– J'ai rejoint un groupe Facebook de gym il y a deux semaines et le groupe devient de plus en plus populaire. Tu sais, ils peuvent te dire ta santé, c'est comme Google Santé ou Apple Santé, avec le machine learning ils peuvent voir ce qui traverse votre esprit, ce à quoi vous pensez. Ils savent même si vous cherchez à tromper votre mec ou votre femme ! Ça dépend qui a accès à nos données et on sait pas trop qui a accès à ces données. C'est effrayant. Parce que je suis convaincu que Facebook ou Google en savent plus sur

you know, also…there's all that…

…but yeah I think…that…yeah…

(his voice gets fainter and fainter and vague)
…and…
(he loses his train of thought)
…just trying to think…yeah that's…that's what I'm going to answer…

I'm waiting for the rest of the answer in the headphones when I hear low rumbling. Winston has fallen asleep. Wide eyed I look at Ewan. How could someone fall asleep when a stranger is questioning them? Were my questions too soporific or was Winston too comfortable? I feel like I was crowding him, like someone trying to read his thoughts. But the heavy meal is to blame. Ten long seconds later he wakes up. The interview continues and Winston directs the conversation to his social networks.

-I joined a Facebook gym group two weeks ago and now the group is going up up up up up. You know, they can tell what your health is like through Apple health or through Google health, with machine learning they can see what your mind is going through, what you're thinking about. They even know whether you're looking to cheat on your man or your wife! It depends who has access to our data and we don't really know who has access to the data. It's very frightening, because I'm convinced that Google and Facebook know more about your life than you know about your life. It's really personal but sometimes I feel more like a commodity than I do a person, whenever I sign up to these services…
… It's like Fake News, I think it's one of the worst things that's ever happened these days because it's making society more and more divided, because you can't tell the difference between truth and lies on the internet.

Comparable to the telescreen of Orwell's novel, Winston tells me something profound about

notre vie que nous-mêmes. C'est très personnel, mais parfois c'est comme si je me sentais plus comme une marchandise que comme une personne. À chaque fois que je m'inscris à ces services-là…
… C'est comme les Fake News, je crois que c'est l'une des pires choses qui arrivent en ce moment parce que ça rend la société de plus en plus divisée, parce qu'on ne peut pas faire la différence entre la vérité et le mensonge par Internet.

À l'instar du télé-écran dans le roman d'Orwell, Winston me raconte quelque chose de prégnant concernant le capitalisme de la surveillance aujourd'hui. Des propositions commerciales qui émanent du profil utilisateur, des datas de chaque personne. Il a mon âge, mais en tant qu'informaticien, il baigne dans ces mondes numériques dont il n'arrive pas à se couper. Le capitalisme d'aujourd'hui possède quelque chose d'une bête liquide, qui s'infiltre partout, jusqu'aux infimes espaces de notre intimité. Je pense à l'application Siri d'Apple qui pourrait garder jusqu'à deux années sur leurs serveurs nos bribes de voix enregistrées. Je retrouve dans ces dispositifs dévorateurs, au-delà d'une utilisation par une autorité d'État, quelque chose d'une normalisation collective inconsciente et dissimulée dans nos interstices privés. Mark Fisher dans *Le Réalisme capitaliste : N'y a-t-il aucune alternative ?* tisse ces liens de l'autocontrôle en faisant référence à l'émission de télé-réalité Big Brother :

« Le slogan utilisé par l'émission TV Big Brother – "Vous décidez" – rend parfaitement compte du mode de contrôle diffus qui, selon Baudrillard, a remplacé les anciennes formes centralisées de pouvoir. Nous occupons nous-mêmes le siège vide du pouvoir, en téléphonant et en choisissant nos réponses. Le Big Brother de la télévision a remplacé le Big Brother d'Orwell. Nous, le public, ne sommes pas soumis à un pouvoir qui vient de l'extérieur ; nous sommes plutôt intégrés dans un circuit de contrôle qui a pour seul but nos désirs et nos préférences – mais ces désirs et préférences nous sont

today's surveillance capitalism, about the commercial value of user profiles and unique user data. We're the same age, but as a computer engineer he's surrounded by a digital universe he can't escape. Present day capitalism is something of a fluid monster that seeps into everything, including our deepest selves. I'm thinking of Apple's Siri which can keep recordings of snippets of our voice for as long as two years. Even beyond any government authority's purposes, I think there's something of a hidden and unconscious collective standardization of our privacy with these insatiable devices. In reference to the reality TV program "Big Brother," Mark Fisher's book "Capitalist Realism : Is There No Alternative," calls out this self-monitoring :

"The slogan that the Big Brother TV show uses - 'You decide' - captures perfectly the mode of control by feedback that, according to Baudrillard, has replaced old centralized forms of power. We ourselves occupy the empty seat of power, phoning and clicking in our responses. TV's Big Brother had superseded Orwell's Big Brother. We the audience are not subjected to a power that comes from outside; rather, we are integrated into a control circuit that has our desires and preferences as its only mandate - but those desires and preferences are returned to us, no longer as ours, but as the desires of the big Other"

-Is there any particular scene in the book that kind of struck you?
-At the end Winston Smith succumbs to the brain washing. He has to write 2+2=5, and that really upset me because he does it with a smile on his face. I thought to myself here's the hero, but he's now being tortured, he submits. He has to believe what the government says, he has to accept the lie to stay alive. Two plus two does equal five, ignorance is strength. The end made me very sad because he was happy in

rendus, non plus comme les nôtres, mais comme les désirs du grand Autre. »

– Est-ce qu'il y a un passage dans le livre qui t'a particulièrement marqué ?

– Quand Winston Smith se fait laver le cerveau à la fin. Il doit écrire que 2 + 2 = 5, c'est horrible parce qu'il le fait avec un sourire. On se dit que c'est le héros, mais que maintenant il est torturé et soumis. Il doit croire à ce que le gouvernement dit, il est obligé d'intégrer ce mensonge pour rester en vie. Deux et deux font cinq, l'ignorance c'est la force. Cette fin m'a rendu très triste parce que c'est comme s'il était heureux de croire aux mensonges du gouvernement. Très similaire à Matrix. Choisir entre la pilule bleue ou la pilule rouge pour être soit ramené à la réalité soit continuer à vivre dans un mensonge et croire à ce mensonge. Si c'était possible, je changerais la fin !

Winston a parlé très vite, flash ralenti cinématique à la Matrix. En me disant qu'il aimerait changer la fin, il me signifie qu'une fiction est une œuvre ouverte. La fin de l'histoire, tout comme le destin, n'a rien d'une fatalité. Poursuivons-la, dans la fiction comme dans le réel. Par fin de l'histoire, je ne peux m'empêcher de penser à la fin du monde et au début du livre de Mark Fisher dans lequel il fait le constat suivant : « il est plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme ». Pour certaines affirmations, suffirait-il d'inverser l'ordre des mots de la phrase pour tester comment une nouvelle assertion sonne et stimule un nouveau départ ?

Étape 1. Déplacer les mots pour changer de point de vue.

Étape 2. Performativité de la nouvelle formule

believing the government lies, like in "The Matrix." Are you gonna take the blue pill or the red pill to either get back to reality or to stay living in a lie and believing the lie. If it were possible I'd change the end.

Winston spoke rapidly–slow motion Matrix style. By saying he would change the ending he's saying that a story is a malleable thing. The end of a story, like fate, is far from inevitable. Taking it further, what's true in fiction can be true in reality. When I think of the end of the story, it makes me think of the end of the world, and the beginning of Mark Fisher's book where he claims : "It's easier to imagine the end of the world than the end of capitalism." For certain statements does it only take switching the order of the words to discover how a new assertion sounds and incites a new beginning?

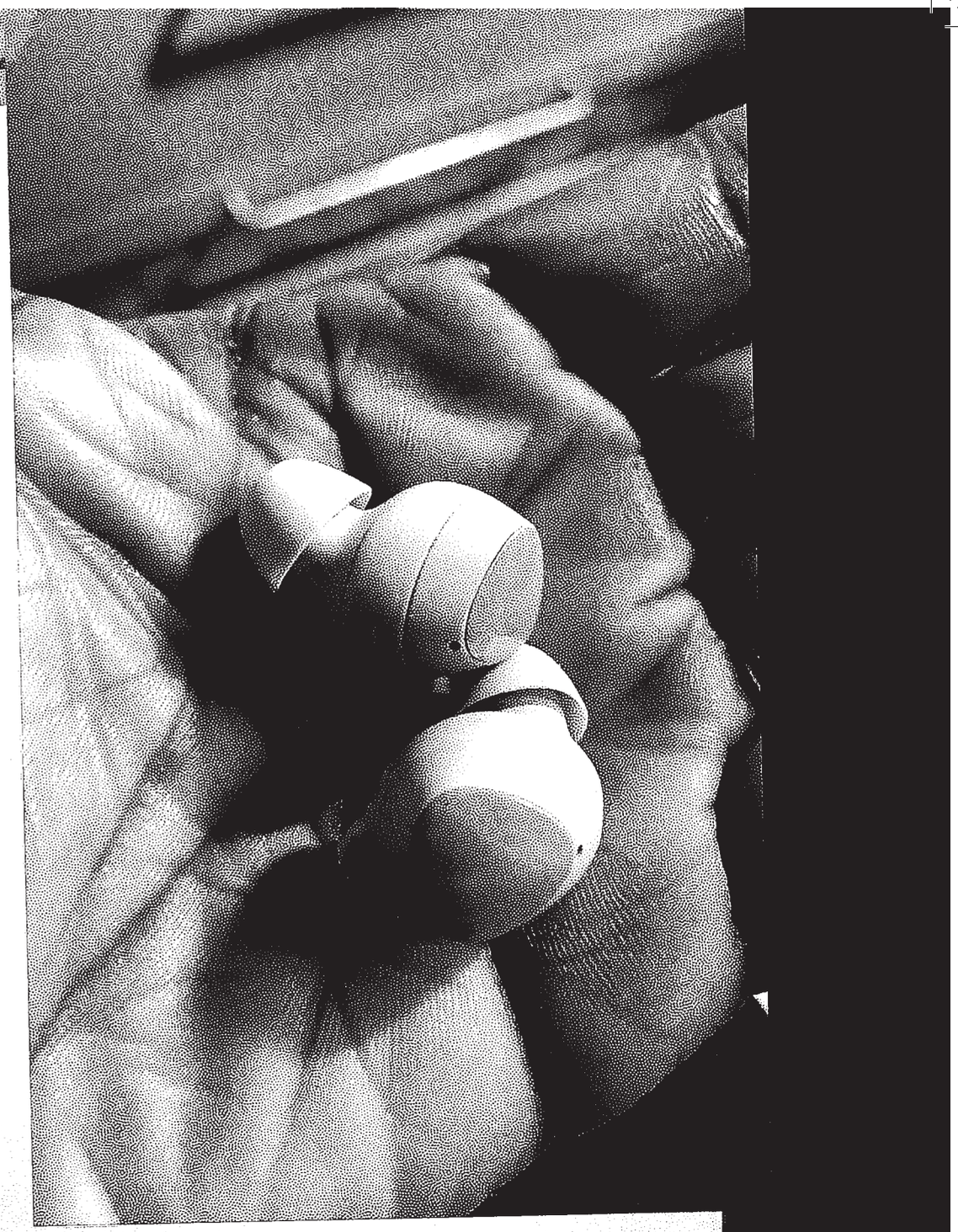
Step 1. Switch the words to change the point of view.

Step 2. Performativity of the new formulation.

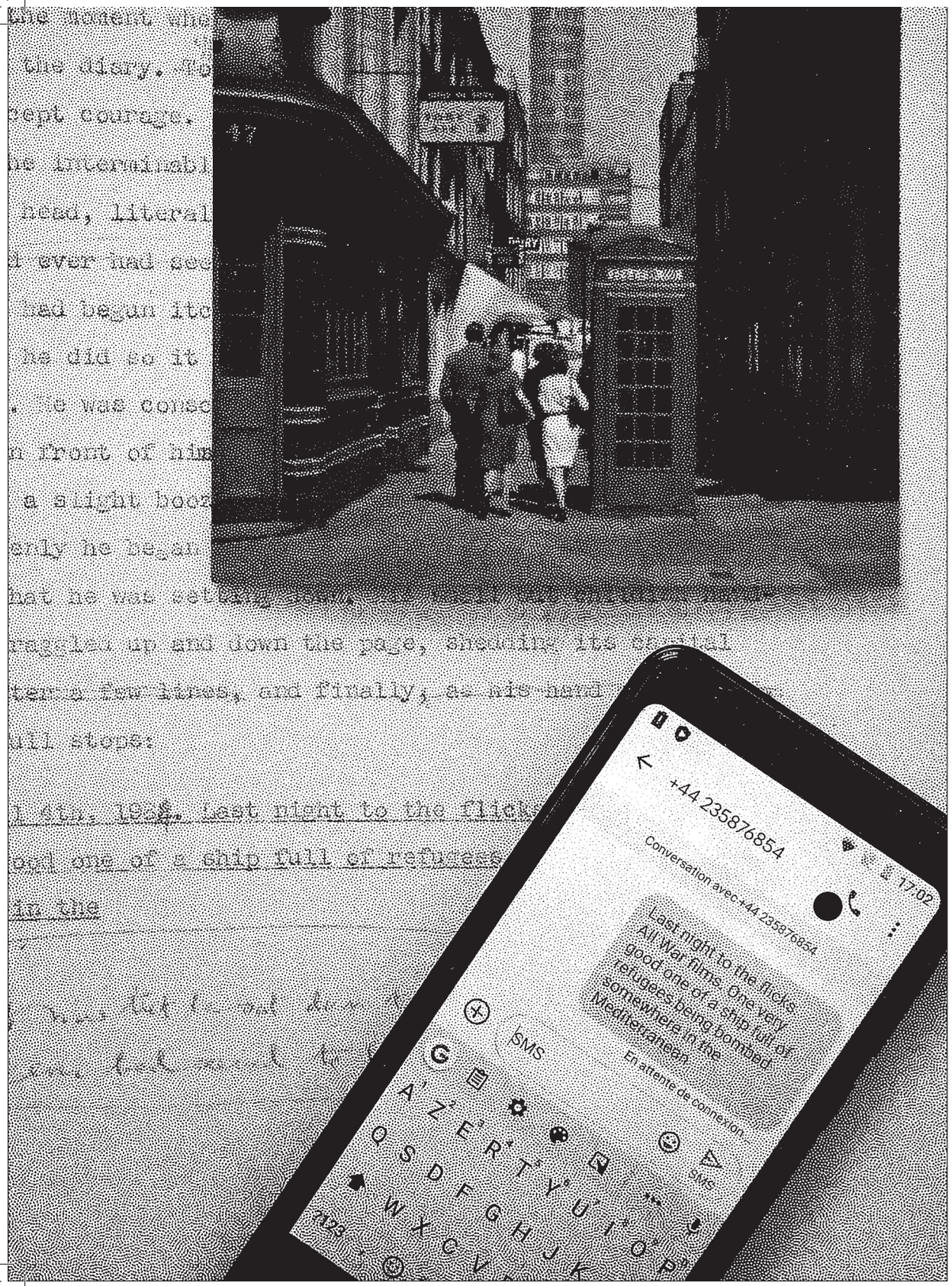
pas tant le contenu du matériau écrit qui est en jeu ici ; c'est l'acte même qui est qualifié d'« ennuyeux ». Nous ne sommes en présence de la bonne vieille torpeur adolescente, tion entre la « nouvelle chair » postalphabète, e concentrer » et les logiques de confinement, e systèmes disciplinaires décadents. « S'en-ynonyme de devoir s'extraire de la matrice éissant au schéma stimulus-réponse, le cock-stauration rapide ; de se voir refuser, pour un it de satisfaction sucrée à la demande. Certains Nietzsche comme ils veulent un hamburger ; ils ne pas à saisir – et toute la logique du système consumériste encourage cette incompréhension – que le caractère indigestible, la difficulté *est* Nietzsche.

Une illustration : j'ai interrogé un étudiant pour savoir pourquoi il portait toujours des écouteurs en classe. Il a répondu que ça n'avait aucune importance, parce que sa musique était éteinte. Dans un autre cours, il jouait de la musique à très faible volume dans les écouteurs, sans les porter. Quand je lui ai demandé d'éteindre, il a répondu que même lui ne pouvait rien entendre. Pourquoi porter les écouteurs sans jouer de musique ou jouer de la musique sans porter les écouteurs ? Parce que la présence d'écouteurs dans les oreilles ou le fait de savoir que la musique est en marche (même s'il ne peut l'entendre) procure le réconfort que la matrice est *toujours là*, à portée de main. De plus, et c'est un exemple classique d'interpassivité, parce que la musique était en marche permanente, même s'il ne pouvait l'entendre, l'appareil pouvait toujours en profiter à sa place. L'utilisation des écouteurs est ici significative – la pop est perçue non comme ayant une influence sur l'espace public, mais comme une retraite dans la béatitude consumériste d'un « ŒdIpod » privé, une façon de se murer du social.

La conséquence de ce raccordement à la matrice divertissante se manifeste comme interpassivité agitée, nerveuse, incapacité à se concentrer, à focaliser l'attention. L'incapacité des étudiants à faire le lien entre le manque actuel de concentration et l'échec à venir, leur inaptitude à donner une forme narrative cohérente



The Matrix, Lana & Lilly Wachowski (film, 1999)



(...) Londres, bah, ce qui arrive c'était déjà en route dans les années 80 et 90. Quand on a commencé à privatiser les logements sociaux, tu vois. Ça a permis à des gens d'acheter des logements qui étaient sociaux à la base. Il y a de plus en plus de privatisations dans la finance, dans les technologies, dans le logement, partout... C'est la tournure que ça prend. Ce qui est en train d'arriver à Londres, c'est le début de la fin. Ils chassent les gens les plus pauvres des beaux quartiers, augmentent les loyers pour que plus de gens de la classe moyenne s'y installent. (...)

(...) C'est alarmant la comparaison entre «1984» et maintenant. La police a de plus en plus de pouvoir. Par exemple, sans motif apparent et sans raison, ils peuvent te fouiller. Ils utilisent quasiment ça comme un outil de harcèlement. Le gouvernement ne se soucie plus de ses citoyens, il veut que les gens croient tout ce qu'ils veulent et pour ça ils utilisent les grands médias, surtout la presse. J'me dis heureusement qu'Internet existe, pour qu'il puisse y avoir une voix dissidente. (...)

(...) Les grandes entreprises de technologie développent en ce moment des outils de reconnaissance faciale qui permettent de scanner ton visage en moins d'une seconde. Ils connaissent tout sur toi, savent combien tu gagnes, ce que tu vaux quoi... Et les États achètent ces systèmes aux entreprises privées, le Gouvernement chinois, mais aussi les polices des États en Occident. Ils dépouillent les citoyens complètement et on peut bien se dire que c'est pour que les riches continuent à garder le pouvoir sur les pauvres. Que les pauvres restent pauvres et que les riches deviennent encore plus riches. (...)

(...) On appelle ça un «Best self». Une espèce de journal intime où je note mes objectifs relationnels, mais ça entrecroise aussi d'autres buts: professionnels, vie privée, et le sport aussi. Avoir le plus d'argent possible, être dans la meilleure forme physique possible quoi. J'aimerais avoir une bonne carrière

(…) This city of London is, well, what happened already started in the 80s and 90s. When they started to privatize a lot of the social housing, you know. People could buy places that started out as public. We had more and more privatization in finance, in technology, in housing, everywhere…That's the way it's going. What's happening in London right now feels like the beginning of the end. They're kicking out the poorest people in the nice areas, and raising the rents for more middle class people to move in…

(…) I think the similarities between "1984" and today are alarming. The police have more and more power. So for example, now they can stop and search someone without reasonable grounds. So essentially, they are now using it as a harassing tool. The government isn't concerned anymore with the citizens, they want people to believe everything they want and they use the major news outlets, especially the press. I'm just glad we have the internet, so at least there's a dissenting voice. (…)

(…) The big tech companies are currently making facial recognition tools so they can scan your face in less than a second. They know everything about you, how much you earn, what you're worth even…And countries buy these systems from private companies, the Chinese government, but even police